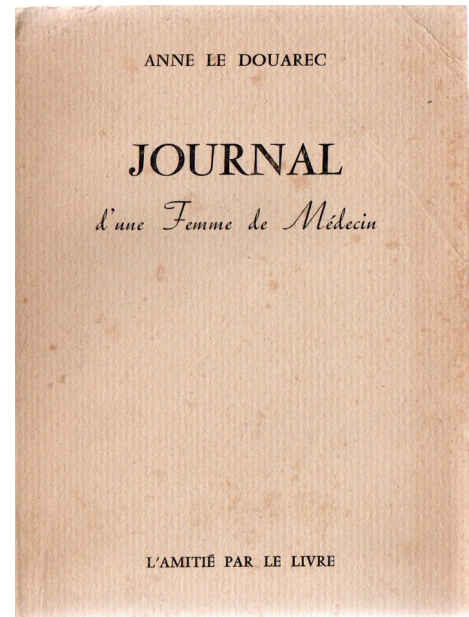


Anne Le Douarec, la femme du médecin écrivait

Georges Guitton, octobre 2021

Anne Le Douarec, la femme du médecin d'Acigné écrivit le *Journal d'une femme de médecin*. Ses hautes qualités littéraires, sa valeur de témoignage, son regard original sur l'activité médicale valurent au livre de recevoir en 1956 le prix de l'Académie nationale de médecine institué sous le parrainage de quelques écrivains en vue, tels que Georges Duhamel, André Maurois et Maurice Genevoix.

Quand le livre parut en 1955, Anne avait quitté la commune depuis dix ans, si bien que ce précieux *Journal* s'inspire autant de son séjour à Acigné de 1937 à 1946, que de sa vie à Rueil-Malmaison, près de Paris, où le couple déménagea ensuite. Son récit - que l'on peut toujours se procurer d'occasion sur Internet - mérite attention. On y entend la voix sensible d'une femme aux aguets, captant avec poésie les plus infimes détails de la vie quotidienne. Il restitue finement les murmures du cabinet médical, les rythmes de la nature, les anecdotes du village et l'héroïsme bienveillant de ce médecin de campagne appelé Armand Le Douarec, le cher mari d'Anne. Tout cela teinté de mélancolie et de joie, de notations comiques, de pointes d'amertume et de toutes sortes de pensées philosophiques qu'attise la proximité physique avec la mort et les souffrances de patients dévastés par le mal.



L'intérêt pour nous est d'y reconnaître Acigné entre les lignes, même si le nom n'est pas cité. La belle dame bourgeoise n'est pas trop bégueule. Elle exprime son amour des gens simples. Elle aime les histoires drolatiques autant que les petites méchancetés qui circulent dans les conversations : accouchements à problème, faits un peu magiques, mauvais sorts jetés, personnages atypiques...



Évidemment, son livre rend compte de la période très particulière que la commune est en train de vivre : celle de l'Occupation. Mais Anne ne fait aucune allusion directe à cette réalité sauf quand elle évoque un soldat allemand aviné et cocasse (*voir ci-dessous*). Pourtant des officiers allemands logeaient chez elle, avec qui elle conversait aisément puisqu'elle maîtrisait très bien leur langue.

Carte postale d'Acigné dans les années 1930-1940.

Mais qui était Anne Le Douarec ? Elle s'appelait en fait Yvette Le Meur, comme elle détestait son prénom, elle prit plus tard celui d'Anne pour nom d'auteur. Née en 1914, elle est la fille de « hussards noirs de la République », un couple d'instituteurs de la Bretagne profonde de Plélauff près de Rostrenen (Côtes-d'Armor). Ils l'envoient à Rennes, avec sa sœur Renée, faire des études de droit, ce qui est très rare pour les filles de l'époque. Mais elle déteste cette discipline, ne jurant que par la poésie, déjà tout absorbée par son rêve de devenir écrivain.

C'est à Rennes, dans ces années trente, qu'elle rencontre Armand Le Douarec, étudiant en médecine de trois ans son aîné. Armand est une célébrité, il est le président de l'Ager, l'association des étudiants de Rennes, le rédacteur en chef de leur journal (*L'A*) et le fils de l'avocat Armand Le Douarec, ténor du barreau de Rennes, naguère député d'Ille-et-Vilaine.

Yvette et Armand dans les rues de Rennes en 1937 ou 38 (photo coll. Ph. Le Douarec).



L'Ouest-Eclair, 1 octobre 1936.



10 - ACIGNE (I.-et-V.) — L'Arrivée, route de la Gare

En 1937, les deux étudiants se marient. En décembre, ils s'installent à Acigné dans la plus belle maison du village, déserte depuis deux ans. C'est « l'hôtel Saint-Julien », dont le jardin « agrémenté d'un palmier vigoureux et de magnifiques camélias¹ » plonge au Sud dans une rivière « envahie de nénuphars ».

L'entrée d'Acigné avec l'« Hotel Saint-Julien » à gauche de la carte postale.

¹ Selon Philippe Le Douarec dans son livre autobiographique *Esprit de revanche*, éditions Glyphe, Paris, 2013.

À la fin de cette première année, un enfant naît au foyer du docteur, un garçon, nommé Philippe.

Philippe et Anne Le Douarec
en 1943 ou 1944 (photo coll. Ph. Le Douarec).



Indéniablement, Armand et Anne marquent la commune : le charisme de l'un, la hauteur intellectuelle de l'autre, leur raffinement et leur affabilité sont les bienvenus en cette période de fragilité morale. Tout au long de la guerre, ils sauront faire le tampon ou réduire les tensions entre la population et l'occupant allemand. L'épouse Yvette (Anne) est loin de rester dans l'ombre de son mari. Celui-ci occupe le terrain : gardien de but à l'USA, coups de mains à la Résistance, bientôt maire de la commune. Yvette observe, prend des notes, écrit des poèmes. À la fin de la guerre, en 1945, une revue de poésie, *Prétextes*, publie ses textes. Ils y côtoient ceux d'Henri Queffélec et de Jakez Hélias.

Armand Le Douarec, goal de l'équipe de l'Union Sportive d'Acigné (USA), avec son fils en 1940 (photo coll. Ph. Le Douarec). Le foot-ball est une passion familiale. Les frères d'Armand comme ses fils ont tous chaussé les crampons.





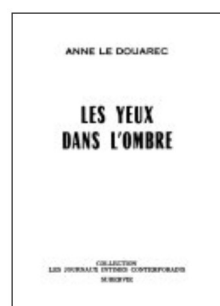
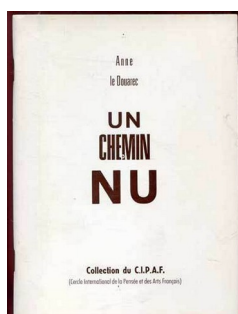
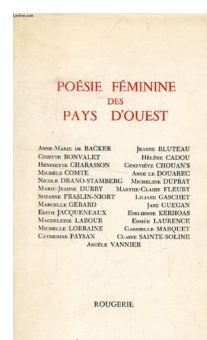
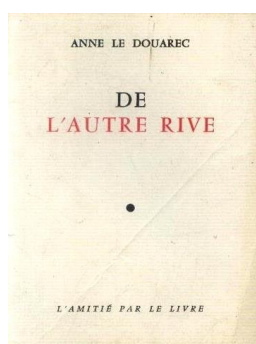
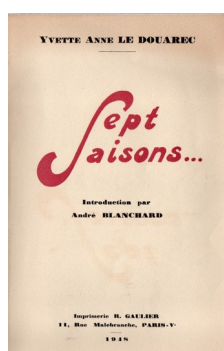
Anne Le Douarec avec un officier américain, fin 1944 sur la terrasse de leur maison à Acigné (photo coll. Ph. Le Douarec). Sa maîtrise de l'anglais lui permis d'échanger avec des officiers stationnés autour de Rennes.



L'Hôtel Saint-Julien derrière le pont d'Acigné.

En 1946, les Le Douarec tournent la page. Armand veut exercer en ville et Anne veut aller vivre près de Paris pour se rapprocher des cercles littéraires. Les Le Douarec quittent donc Acigné pour s'installer à Rueil-Malmaison où ils resteront jusqu'à la fin de leurs jours.

En 1948, Anne franchit le pas en publiant *Sept saisons*, un recueil de poèmes en prose. Plus tard viendra son *Journal d'une femme de médecin*. Elle est épanouie. « Elle brille un temps dans les salons par son art de lire les lignes de la main, de dresser une carte zodiacale, d'annoncer l'avenir à son prochain », rapporte Philippe. Soudain, son second fils, Yann, né en 1946, meurt à l'âge de 16 ans au terme d'une terrible agonie. Anne, inconsolable, se réfugie dans une sorte de mysticisme dont tous ses livres futurs porteront la marque. À savoir *De l'autre rive*, poèmes en prose parus en 1963, *Un chemin nu* en 1976 et, la même année, *Les Yeux dans l'ombre* qui obtiendra le prix du Journal intime.



Anne Le Douarec, en dépit de sa plume élégante et de son inspiration élevée, ne deviendra jamais une auteure à succès. Simplement une femme enfermée dans son chagrin, avec le souvenir peut-être du paradis qu'avait été pour elle son jardin d'Acigné baigné par le fleuve. Elle meurt en 2004, vingt-et-un ans après son mari, à l'âge de 90 ans.

EXTRAITS DU « JOURNAL » ... EXTRAITS DU « JOURNAL »

Le visage des patients

« Il m'arrive de croiser dans la pénombre des couloirs un inconnu, un de ces échappés du cabinet de consultation, dont le visage me poursuivra parfois pendant de longues journées comme s'il était important qu'au bout de ce temps, je parvienne à élucider une part du mystère qu'il renferme.

Visages aperçus entre deux portes, visages d'entre deux mondes, connus, inconnus : visages recrues, visages défaits ou blessés, ou meurtris par le poids de l'angoisse ou des peines quotidiennes... vous êtes une part de ma vie. »

Les prophéties de Noël

« Je me souviens que cette veille de Noël, dans le village que nous habitions alors, il y eut beaucoup de neige, beaucoup de malades ; il y eut aussi beaucoup de songes. Les Bretons se plaisent encore à accorder aux rêves survenus la nuit de Noël une vertu prophétique. Le fait est que, cette nuit-là, la vieille Margheit qui veillait son mari depuis plusieurs jours se laissa vaincre par le sommeil et rêva qu'elle perdait une énorme et unique dent.

Lorsqu'Armand vint visiter son vieux à l'aube, elle eut un grand geste de fatalité devant la seringue du médecin et murmura à l'oreille de celui-ci que tous les rites médicaux devenaient accessoires, qu'il allait trépasser : il trépassa, en effet, comme elle l'avait prévu le jour de Noël, emporté par une crise cardiaque. »

Le rêve de la meunière

« Ce même matin, la meunière que l'on croyait à toute extrémité, et qu'on avait administrée la veille, se réveilla dans une claire conscience des événements et des êtres qui l'entouraient.

Elle accueillit Armand avec le sourire et lui conta qu'elle venait en rêve d'accoucher d'une jument. Alors les commères assemblées au pied de son lit se réjouirent et mirent à chauffer la cafetière sur les tisons de l'âtre. Elles poussèrent presque le docteur dans la cour enneigée tant l'inutilité de ses services leur paraissait manifeste.

Depuis cette nuit, le docteur prêta une oreille complaisante aux songes de ses patients. »



La maison au bord de l'eau

« La maison s'étendait en longueur, flanquée sur pignon d'une sorte de tour d'où l'on pouvait contempler le clocher du village. Au midi, sa façade plongeait vers l'eau de toutes ses ouvertures, car le jardin s'inclinait en pente douce vers la rivière, et parfois quand nous nous approchions des fenêtres, il nous semblait vivre au sein de cette eau.

Un sentiment de paix inexprimable flottait sur les lieux, émanant des vieux murs épais, des escaliers à l'ancienne mode, des boiseries de chêne sculpté [...] Dès la mi-septembre la maison disparaissait entièrement sous le brouillard de la rivière.

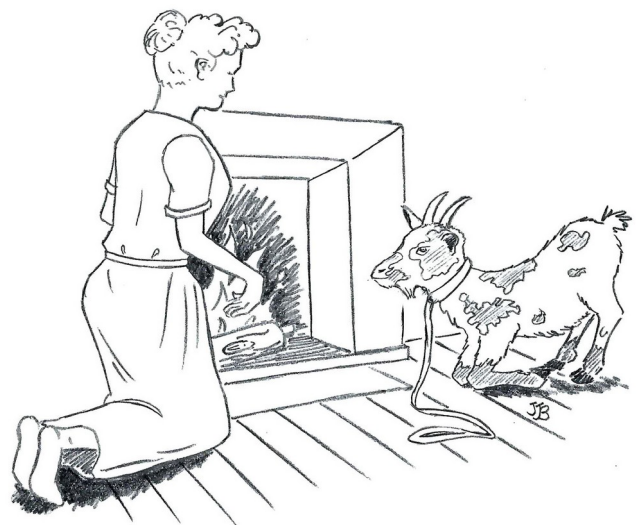
Nous avions suspendu aux murs de vieux tableaux et n'avions posé contre les murs clairs que des meubles de chêne foncé. Une très ancienne horloge dans le vestibule nous donnait la mesure du temps, mais nous ne nous soucions guère du temps.

Il était difficile de rester insensible au charme de cette maison. Elle agissait sur tous les êtres qui la fréquentaient. »



La chèvre pensive

« Je me souviens d'un jour de fin septembre où Armand me fit cadeau d'une chèvre noire et blanche. Je venais d'allumer un grand feu et j'étais agenouillée en face de la cheminée ; lorsque je me retournai, la chèvre avait fait le tour de la bibliothèque sans sa laisse, était allée jeter un long regard curieux à la fenêtre, puis s'était arrêtée pensivement devant le feu, un peu ployée sur ses deux pattes de devant. C'est ainsi que les êtres prenaient possession de la maison. Ils la flairaient dans tous les coins, puis devenaient parfaitement calmes et comme perdus en eux-mêmes, le regard jeté sur l'eau et les prés. »



La providence justicière

« Lorsqu'Armand était médecin près de R., il fut appelé au chevet d'une femme de prisonnier qui vivait en concubinage notoire avec son commis ». La femme est enceinte et au bord de la fausse-couche. Armand lui prescrit le repos absolu. Mais cela ne convient pas à la femme qui souhaite se débarrasser de l'enfant. Elle trouve donc un praticien « plus compréhensif » qui s'arrange pour la faire opérer.

« On clabauda joyeusement dans le village. Le commis allait chuchotant à toutes les portes qu'Armand n'y avait vu que du feu, que la « patronne » souffrait d'une péritonite aiguë, et que sans l'intervention du docteur C... elle trépassait ».

Armand, écrit Anne, se sentit « blessé dans sa conscience professionnelle », de surcroît sa morale lui interdisait de dire la vérité.

Un an plus tard, il se trouva qu'« un avion isolé mitrilla la femme dans une cour de ferme [...] Le médecin complice tomba brutalement paralysé. » Quant au chirurgien, il perdit sa femme.

« Ce triple enchaînement de faits prit longtemps l'aspect d'un châtiment pour la conscience populaire. Elle renforça la position d'Armand et lui donna l'assurance qu'une providence justicière » résolvait parfois les problèmes « avec une force et une rapidité terrifiante ».

Un accouchement bouffon

Armand mit au monde beaucoup d'enfants. L'un des accouchements « fut accompli dans des circonstances bouffonnes ». « Par une nuit pesante d'hiver, au temps de l'Occupation, Armand se pressait vers la ferme isolée où l'attendait la patiente en mal d'enfant lorsqu'il fut arrêté par la patrouille allemande. Un soldat ivre-mort surgit de la nuit à cet instant précis, empoigna la poignée arrière de la voiture où il s'engouffra sous l'œil goguenard des sentinelles. Armand atterrit dans la cour de la ferme, oubliant le paquet hoquetant, affalé sur ses coussins.

Dans la ferme les événements traînaient ; le vent d'hiver se déchaînait alentour ; les trois femmes gémissaient et invoquaient en plaintives litanies l'armée secourable des saints bretons, allumaient des cierges, appelaient par leurs noms les époux prisonniers. »

Soudain une voisine pénètre haletante dans la salle. Elle a vu l'Allemand réveillé et transi de froid. Peut-il venir boire un coup pour se réchauffer ? C'est ainsi qu'« un Bavaois mal dégrisé, mal réveillé pénétra dans la pièce à pas lents ». La parturiente se met alors à hurler, et l'on voit l'étranger aviné se muer en infirmier diligent. Il fait boire la femme, éponge son visage, lui caresse les cheveux, « enfin dans un inimitable jargon de mots mi français, mi allemands, il entreprit une démonstration patiente de la technique allemande en matière d'accouchement. Il déploya un drap qu'il attacha au pied du lit et conseilla à la parturiente de se saisir d'une extrémité et de lui faire subir des tractions à chaque contraction utérine. Il buvait du calvados à grands verre, parlait d'une voix attendrie de ses quatre enfants, devenait fraternel et sentimental ».

« C'est dans cette atmosphère héroïco-comique, par une nuit glacée d'hiver, que naquit l'enfant mâle d'un prisonnier breton.

« Dans le petit matin, Armand chercha en vain son assistant, une courte lumière vacillait derrière la lucarne d'une étable. Armand poussa la porte. Le Bavaois entouré de deux paysans aidait une vache à mettre bas son veau. »

La femme du prisonnier

Le médecin a des ennemis, des patients qui se vengent et racontent sur lui des « petites histoires bien sales, bien noires ». La plus impitoyable ennemie d'Armand fut naguère « cette femme de prisonnier, enceinte des œuvres d'un Allemand, qu'il accoucha clandestinement et

dont il respecta toujours le secret. On conçoit volontiers que l'existence du seul témoin gênant de la « faute » parût à la femme intolérable. Elle eût aimé oublier. Elle eût aimé que le médecin quittât le pays. Dans ce but elle ourdit de ténébreux complots, se mit dans tous les coins à cracher du venin. Armand en avait le cœur fendu de voir s'épancher autour de lui tant de fiel, tant de rancune, mais bien sûr, il comprenait ».